

Celui-ci est à table, c'est l'heure de midi, et le facteur lui remet « une brochure mauve entourée de sa bande ». On a reconnu le *Mercur*e. Avec le courrier du soir, c'est encore le *Mercur*e qui arrive : sous la forme d'épreuves, cette fois. Et voyez comme la lenteur est vite compromise : le repas a été pris avec un peu de hâte, car il faut, sans attendre, renvoyer les épreuves au *Mercur*e...

Aussi tout le monde s'y met, une légère fièvre animant les plus placides.

Tout le monde, c'est M. et Mme Bertrand, les hôtes, et les amis comme le fidèle Leroy.

— Oh ! dit Leroy, offusqué, « myrte » n'a pas besoin d'un « h ».

Tumulte et imprécations, Mme Bertrand se penche et, comme elle a « l'œil typographique », elle ajoute aussitôt :

— Non, pas d' « h », mais remplacez le petit « i » par un « y ».

On écoute avec intérêt de curieux commentaires improvisés sur les tribulations de l' « y », dans la langue française. Sans autre pause, les crayons s'appliquent sur les feuillets épars. Le soir descend lentement sur les crêtes. Quelqu'un parle déjà d'apporter les lampes.

— Quel dommage, dit le père d'Eve, qu'on ne puisse encore faire revenir les premières épreuves. J'ai de nouveau modifié quelques chants. Ecoutez :

*Ne prends rien à sa part de bonheur  
Ou de lumière.  
Prends garde de rien briser,  
De rien fouler, de rien détruire  
Car l'existence est douce à tous...*

Très loin, le murmure de la Semois unit sa cadence à celle des strophes cristallines.

Et voilà un tableau qui fleure si délicieusement le bon travail, la détente, la paix, qu'on voudrait chaque jour s'y reporter, — si on en avait le temps.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

Alexandre Glazounov. — Œuvres nouvelles : *Romanza e Scherzino*; *Trio à cordes* de M. Guy Ropartz. — *Les Heures musicales* de Mme Y. Besneux-Gautheron.

La physionomie d'Alexandre Glazounov était familière aux

habitué des concerts parisiens : depuis une dizaine d'années il habitait la France et il avait donné son patronage au Conservatoire russe du quai de Tokio. Le jour même de sa mort (21 mars) il devait présider, aux Concerts Lamoureux, à l'exécution de son *Concerto en la mineur*, pour violon et orchestre, inscrit au programme à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. M. Eugène Bigot annonça la triste nouvelle et l'exécution du *Concerto* prit le caractère d'un hommage funèbre.

Alexandre Glazounov, en effet, était né à Saint-Petersbourg le 10 août 1865, d'un père libraire-éditeur, et d'une mère élève de Balakireff, pianiste très distinguée. La vocation de Glazounov fut précoce. Il travailla près de Rimsky-Korsakow et devint son disciple préféré. A seize ans, sa première *Symphonie* lui donne d'un seul coup la notoriété; elle lui vaut l'année suivante l'amitié de Liszt qui l'exécute à Weimar. Glazounov vient à Paris en 1889, avec Rimsky-Korsakow et, pendant l'Exposition, il dirige de nombreux concerts. Il a publié récemment, ici même, un article où il contait ses souvenirs d'alors. En 1899, il était nommé professeur de composition au Conservatoire de Pétersbourg et, en 1905, il en devenait le directeur. Quand survint la révolution de 1917, il garda courageusement ses fonctions et surmonta des épreuves sans nombre. Puis, fatigué, il vint à Paris et s'installa à Boulogne-sur-Seine, partageant sa vie entre les concerts et le Conservatoire russe; il était le conseiller et l'ami de l'éditeur Belaïew, et les jeunes musiciens ont trouvé en lui un défenseur éclairé.

On lui doit une œuvre abondante et variée. Sa deuxième *Symphonie* est dédiée à Liszt. C'est, avec la troisième, l'une de celles où il a le plus complètement donné sa mesure. Il en a écrit huit, auxquelles il faut ajouter cinq poèmes symphoniques, dont le plus justement célèbre est *Stenka Razine*, inspiré par la légende épique de l'aventurier de la Volga; *La Mer*, *La Forêt*, *Le Printemps*, *Le Kremlin*, la *Rhapsodie orientale*; des ouvertures, un *Conte Féerique*, des *Scènes de ballet*, un *Carnaval*. Sa production, dans le domaine de la musique de chambre, n'a été ni moins nombreuse ni moins heureuse : ses quatuors sont remarquables et, entre tous, le *Quatuor slave* s'est particulièrement imposé. Glazounov a choisi le quatuor

à cordes pour l'instrumentation de ses charmantes *Novellettes*, qui resteront parmi ses meilleures productions.

Tout récemment, la Société des Concerts du Conservatoire donnait la première audition du *Poème épique*, composé en 1933, et dédié à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France qui avait élu Glazounow membre associé. Fort ingénieusement, il avait construit cet hommage sur un premier thème de six notes figurant le mot *ACADE-mi-E*, et sur deux autres empruntés à des mélodies grégoriennes, associant ainsi le vieux fonds national français à l'expression de sa reconnaissance. On avait unanimement loué à cette occasion la maîtrise orchestrale du maître, la couleur et la puissance de son œuvre nouvelle. Il y a quelques jours à peine, il confiait à l'intelligente virtuosité de M. Georges Mule la première exécution d'un nouveau *Concerto pour saxophone et orchestre*, à Radio-Colonial.

Au théâtre, il n'avait donné que des ballets : *Raymonda*, *Les Saisons*, *Ruses d'amour*; ils ont reparu au concert sous forme de suites. Ses *lieder* sont fort beaux : douze mélodies pour voix de femmes; on lui doit encore des cantates (*Cantate du Couronnement*, *Hymne à Pouchkine*, *Memorial Cantata*); la musique de scène pour le *Roi des Juifs*, du grand-duc Constantin Alexandre (1914).

Quand Borodine mourut, en 1887, il laissait son *Prince Igor* incomplet. L'ouverture n'était même pas écrite, mais Borodine en avait exécuté les thèmes au piano, devant Glazounow, lui indiquant comment il entendait les traiter. Doué d'une étonnante mémoire, celui-ci put reconstituer et orchestrer cette ouverture; puis il collabora avec Rimsky-Korsakow à l'achèvement de l'ouvrage.

Le musicien qui disparaît était un artiste d'une haute conscience : sa première symphonie fut réorchestrée quatre fois avant qu'il se décidât à la faire graver. Venu après les « Cinq », — et il fut le disciple et l'ami des meilleurs d'entre eux, — il gardera dans l'histoire de la Musique ce rôle d'intermédiaire qu'il tint en effet, entre l'âge héroïque des Balakirew, des Moussorgski, des Borodine et des Rimsky et la génération qui arrive aujourd'hui à la maturité.

## §

**Romanza e Scherzino**, de M. Guy Ropartz, furent exécutés aux Concerts Padeloup le 14 mars, par une violoniste de grand talent, Mme Riele Queling. Je m'excuse d'avoir tardé à rendre compte de cet ouvrage : la première d'*Œdipe*, à l'Opéra, m'a fait ajourner les comptes rendus des concerts; comme il s'agit ici d'ouvrages dont la solidité et le charme inspirent toute confiance, on me pardonnera. Cette *romanza* et ce *scherzo*, donc, furent écrits il y a quelque dix ans, et joués pour la première fois par Mme Hortense de Sampigny, sous la direction de M. Jean Witkowski. Je n'ai pu les entendre alors; mais je sais bien, maintenant, que dix ans passés n'ont en rien altéré leur fraîcheur; je sais bien que le mouvement lent, que la romance si nostalgique est une de ces pages dont l'éloquence concise porte témoignage sur la qualité d'un musicien, et que le *scherzino* est un adorable badinage, où le violon s'ébat sur un orchestre léger, aux harmonies transparentes; Mme Riele Queling, inconnue à Paris, a conquis d'un seul coup, par son interprétation remarquable, aisée, et si joliment expressive l'admiration de tous les auditeurs. M. G. Cloez dirigeait l'orchestre pour l'exécution d'un très beau programme, réunissant les noms de Franck (avec de magnifiques fragments de *Ghiselle*), de Vincent d'Indy (avec *Jour d'été à la Montagne*, si rarement joué, hélas!), de M. P. de Bréville (avec le beau poème dramatique *Sans Pardon*, que l'on n'a malheureusement, non plus, pas souvent l'occasion d'applaudir).

Quelques jours plus tôt, au Triton, le Trio Pasquier donnait la première exécution du **Trio à cordes en la mineur**, pour violon, alto et violoncelle, de M. Guy Ropartz, une des dernières œuvres du maître. Quelle jeunesse dans ce trio, quel renouvellement, et non point seulement extérieur, non point seulement marqué par l'abandon de formes employées jusqu'alors de préférence (l'unité de l'œuvre, ici, ne doit rien à la forme cyclique, mais elle vient d'une parenté spirituelle entre les mouvements); ce qui frappe dans ce trio, c'est d'abord la qualité des thèmes, et c'est l'ordonnance de l'œuvre, c'est la liberté d'un musicien dont on sent qu'il domine exac-

tement la matière sonore, qu'il la gouverne à son gré, qu'il n'écrit pas une note, pas un accord qui ne soit l'expression exacte d'un sentiment profond, parce que cette note ou cet accord se trouvent liés à ce qui précède et à ce qui suit, et portent un caractère de nécessité tel qu'on ne pourrait rien modifier à la structure de l'œuvre sans en compromettre l'équilibre. On entend si souvent de la musique qui semble écrite « au petit bonheur », dont les développements s'enchaînent sans raison, dont les harmonies semblent plutôt résulter du hasard que de la volonté du compositeur, de la musique qui pourrait être, en vérité, toute différente de ce qu'elle est, — que l'on admire fort des œuvres comme ce trio, où l'on trouve en effet tant de raisons d'admirer. Le détail séduit comme séduit le plan général. Les quatre mouvements — trois vifs, mais variés, et un lent, le troisième, très expressif, se complètent, précisant une pensée qui s'impose par son éloquence naturelle sans recherche de l'effet. Le mouvement lent, en outre, exprime une qualité d'âme d'une telle noblesse que l'on demeure saisi d'admiration. Cette belle œuvre fait honneur au grand musicien qui l'a signée; elle a trouvé dans le Trio Pasquier des interprètes dignes d'elle.

## §

Avec une ferveur — et un goût — dont il faut la louer, Mme Y. Besneux-Gautheron a organisé toute une série d'**Heures Musicales**, consacrées à la présentation d'œuvres nouvelles ou peu connues, alternant avec des ouvrages déjà classés. L'excellente cantatrice s'est entourée d'artistes de valeur, comme Mlle Paule Bertrand, violoniste, Mme Staelenberg, M. L. Wurmser. De Mme R. Staelenberg on a applaudi de charmantes *Chansons Majorquines*, et de M. Wurmser de délicieux *Rondels* et un très amusant *Femme et Chatte*, qui furent suivis d'une parfaite interprétation de *La Mauvaise Prière*, de M. Louis Aubert.